

Le récit est palpitant, le style l'est aussi

par Jean-Louis Roux (Les Affiches de Grenoble et du Dauphiné, 27 avril 2001)

Pour le lecteur attentif, certaines pages de ce livre ne seront pas des inconnues. Le recueil comporte en effet quelques rééditions ; c'est le cas de *Traverse des îles*, paru une première fois en 1998 aux éditions Paroles d'Aube, et de *Petite suite marocaine*, publié en 1992 par l'éditeur isérois Marc PESSIN sous le titre initial *Fragments d'épreuves*. Mais ainsi qu'il se présente aujourd'hui, le nouvel opus de Jean-Pierre CHAMBON est tout à fait autre chose qu'une réunion d'écrits épars, pour certains déjà parus. D'abord, parce que la plupart d'entre eux se révèlent tout de même bel et bien inédits; ensuite, parce que CHAMBON – essentiellement poète – aborde, pour le coup, aux rivages d'un genre qu'il ne fréquentait guère jusque-là : le récit ; enfin, parce que, tels qu'ils se donnent à lire dans leur déroulement et dans leur contenu, ces récits répondent non seulement à une thématique commune, mais encore à une cohérence interne : celles-là mêmes qu'annonce le titre du livre, *Assombrissement*.

Poète grenoblois à la réputation bien assise (il publie chez Gallimard), Jean-Pierre CHAMBON nous offre ici deux séries de textes, dont l'esprit oscille entre la nouvelle et le poème en prose. Comme fréquemment chez cet auteur, le livre baigne dans une atmosphère d'étrangeté diffuse. On ajoutera même que la veine fantastique, discrète, mais tenace, est présente de bout en bout. D'autant, d'ailleurs, que le narrateur se refuse à élucider ce qu'il raconte : « La plus petite phrase explicative n'est qu'un piège qui laisse toujours miroiter trop, ou trop peu de sens, et je me suis découragé de pouvoir y fixer entièrement le fond de ma pensée. »

Le plus souvent composés à la première personne du singulier, ces récits franchement atypiques mettent en scène des êtres à l'hypersensibilité exacerbée, accablés de solitude face à l'immensité du monde et à l'infinité de ses possibles. À l'instar des dessins de Béatrice ENGLERT (portraits aux visages vides et mangés par l'ombre) illustrant le livre avec subtilité, ces personnages un peu falots subissent leur propre histoire plutôt qu'ils n'y agissent, et se sentent franchement dépassés par les événements. Il est vrai, pour leur défense, qu'on le serait à moins. Car ce qu'ils vivent tient volontiers du songe cauchemardesque, de la vision extralucide, ou du coma secoué d'images. Comme ces scènes silencieuses et au ralenti que les réalisateurs glissent parfois dans leurs films pour signifier le rêve, le souvenir ou l'hallucination, les séquences narratives de Jean-Pierre CHAMBON tiennent dans une sorte d'entre-deux flottant ; elles racontent des moments – irruptions en cascades de métamorphoses et de transmutations – où la perception sensorielle paraît atteindre à ses plus extrêmes limites et se crispier en ses degrés les plus paradoxaux. Quant au théâtre du récit, il se trouve balayé par des tempêtes de neige, des nappes de brouillard et des halos de buée : comme si les états météorologiques venaient à coïncider avec les états d'esprit. Du reste, les interférences du mental et du physique, du dehors et du dedans, de l'individu et du Grand Tout, se répercutent même au strict niveau de l'écriture. D'une musicalité presque suave et d'une précision presque précieuse, la langue se fait frémissante (tremblante d'émotion, animée de remuements organiques), nous prouvant par là que si le récit est palpitant, ici le style l'est aussi.

•

Assombrissement

par Didier Pobel (Le Dauphiné Libéré, 28 mai 2001)

Format oblong. Comme un objet à l'onde tiède trouve dans un blockhaus. Comme une marque de pas étirée vers la nuit. Sur la couverture, un beau dessin sombre retient l'empreinte d'un visage rongé de noir. L'illustration liminaire – et celles qui suivent – sont de Béatrice Englert et le petit

livre en question, "Assombrissement" (1), est signé du Grenoblois Jean-Pierre Chambon. A l'intérieur, deux ensembles de brefs récits ou nouvelles. Dans le second, impossible d'échapper à cette question qui irradie : « Des souvenirs, quelle écume gardons-nous ? ». Et dans le premier confrontons-nous, avant tout, à une haletante "Traverse des îles" dans le sillage d'un narrateur renonçant progressivement au monde d'en-bas. Jean-Pierre Chambon y prouve en tout cas qu'il n'est pas seulement le remarquable poète du "Territoire aveugle" et du "Roi errant" (Gallimard), mais aussi un prosateur précis, efficace, halluciné, dont l'écriture, guettant sans cesse le « transvasement de l'ombre et de la lumière », est souvent prête à glisser vers le fantastique.

•

Assombrissement ou la tentation de Jonas par Yves Ughes (Basilic n°8, mai 2001)

Le titre est assorti d'une précision: *Assombrissement. Récits*. Ce contraste singulier/pluriel définit d'emblée un mode de lecture. Neuf textes se développent, comme unités autonomes ; ils sont pourtant unis par un jeu de clair-obscur. Au lecteur d'inventer son errance.

Il peut avancer en cercles concentriques.

Le plus large évoquerait la mort, la renaissance. Le narrateur de *Traverse des îles* organise sa disparition, gommant les traces de sa présence dans les contours mêmes de la phrase : *peu à peu, je suis enveloppé par ces ombres blanchâtres et enjôleuses, et comme j'ai froid, comme j'ai froid...* Le mouvement s'accroît dans la montagne. On s'enfonce sous terre, le temps se dissout, puis une remontée est amorcée, par un tunnel ascensionnel. Mais ce retour à la lumière ne relève pas du salut. La liane salvatrice, mouvante comme un cordon ombilical, ne suscite que rejet : *l'une des lianes se coula enfin jusqu'à moi et en ondoyant se faufila sous mes aisselles. Un frisson de répulsion parcourut ma peau avant même qu'elle ne fût touchée.* Catastrophe que pareille renaissance.

On se dit alors qu'il faut aller au plus près du texte, vers ces jeux subtils évoquant la lumière. Elle paraît souvent ambivalente dans ces récits. Dès les premières pages, elle souligne l'aspect sinistre du monde, plus loin elle se trouve souvent associée à des termes négatifs : *les herbes devant moi luisaient comme des lames. Parallèlement : l'obscurité totale m'était réconfortante.* Cette réversibilité ne manque pas d'inquiéter.

Dans *Assombrissement I*, un objet étrange apporte une charge nouvelle, un cube cristallin se ternit progressivement. Son évolution associe lumière et culpabilité : *Je ne sais si j'ai été digne de l'offrande, mais j'en ai épuisé toute la lumière.* Cette ligne de faute resurgit au gré des récits.

La lumière culpabilise parce qu'elle renvoie à la douceur de notre chair. Là est sans doute le centre du dernier cercle, là s'y joue notre condition. La chair n'est pas noire parce que maudite mais parce qu'elle vit à côté du monde, en exil. Deux images sanctionnent le divorce. À la tentation de la minéralité : *j'aurais désiré un jour n'être qu'une pierre*, répond l'insolite accouplement. *Mon ventre effleura la terre chaude et, tandis que mon sperme coulait parmi les feuilles je vis de mes yeux éteints s'épanouir au-dessus de moi un éclatant bouquet de corolles blanches.* De toutes façons c'est d'impossible fusion qu'il s'agit.

La lumière nous place face à la nuit de notre chair. Son appel provoque donc la fuite. En son temps déjà Jonas se leva pour s'enfuir à Tarsis, loin de la face de l'Éternel. N'est-ce pas dans ces vocations et ces fuites que se dessine l'arc tragique de notre vie ?

Il n'est plus dès lors que la force des mots pour nous redonner dimension humaine.